

Les études animales pour voie de recherche

Violette Pouillard

Violette Pouillard est docteure en histoire (Université libre de Bruxelles - Université Jean Moulin - Lyon 3). Après avoir été postdoctorante à l'université d'Oxford, elle est actuellement chercheuse au C.N.R.S. et ses travaux portent sur l'histoire animale et socio-environnementale, ainsi que sur l'histoire coloniale et postcoloniale.

En 2019, elle publie *Histoire des zoos par les animaux : contrôle, conservation, impérialisme*, ouvrage qui remporte le prix Jacques Lacroix (2020) de l'Académie française et le prix Suzanne Tassier (2020) de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.

Entreprendre des recherches sur les animaux en sciences humaines et sociales — des « études animales » pour traduire *animal studies*, même si les traditions anglophone et francophone sont marquées par nombre de spécificités — a longtemps pu apparaître comme un choix périlleux, au moins si l'on espérait quelque inscription des travaux dans des dynamiques institutionnelles. Les études animales peuvent être définies — ici aussi suivant des lignes de force de la tradition anglophone, mais le champ a connu des développements marqués, souvent très innovants dans le domaine francophone —, en ce qu'elles ne concernent pas seulement les utilités des animaux pour les humains. Elles portent sur les relations entre les humains et les animaux, et elles impliquent à ce titre une attention pour les (a)symétries de pouvoir entre les acteurs de ces relations, pour leurs conséquences, pour la traduction de ces (as)symétries dans les narrations, et pour les propositions méthodologiques et épistémologiques visant à redistribuer les rapports de force et à ramener l'équité, des études « du côté » animal à celles du « point de vue » animal¹.

Le monde académique s'est d'abord montré réticent à l'éventualité de déviations de la route anthropocentrée. Les travaux sur les animaux se sont développés à partir des années 1980, mais les études animales ainsi formées sont longtemps demeurées un domaine marginalisé, souvent raillé, régulièrement attaqué *a priori*, davantage sans doute que ce ne fut le cas pour d'autres champs qui s'attelaient à élaborer des récits incluant l'ensemble des acteurs qui constituent la société et à contrevenir aux exclusions narratives, comme les *postcolonial studies* et les *gender studies*. Les animaux sont restés les derniers exclus du spectre des acteurs estimés dignes de l'intérêt académique, notamment sous l'effet de l'expression vive de formes d'humanisme distinguant parmi les violences, et triant celles estimées légitimes sur une ligne largement articulée sur le grand partage entre humains et non-humains.

Ce grand partage toutefois n'est plus seulement bousculé par les sciences de la nature, mais aussi relativisé par les travaux des anthropologues sur la contingence de la séparation naturaliste entre nature et culture², et crucifié épistémologiquement par les travaux latouriens sur la « puissance d'agir » (*agency*, souvent traduit

par « agentivité ») des non-humains³. Aux fragilisations théoriques du grand partage — qui ouvrent de grandes potentialités épistémologiques mais ne visent pas à inclure les animaux pour eux-mêmes — se sont ajoutés les nombreux travaux de sciences humaines et sociales qui ont progressivement installé les animaux eux-mêmes comme objets des recherches à part entière à partir des années 1980 et 1990, tels ceux des historiens Robert Delort et Éric Baratay, des philosophes Florence Burgat et Vinciane Despret, des anthropologues et des sociologues Véronique Servais, Dominique Guillo, ou Jocelyne Porcher. L'ensemble de la production est désormais suffisamment solide pour que la légitimité du champ ne soit plus discutée.

À mesure de leur installation, les études animales ont vu éclore des débats internes sur la place épistémologique à accorder aux animaux. La plupart des recherches s'unissent autour de la réhabilitation des animaux comme acteurs mais nombre de discussions portent sur les spécificités des protagonistes animaux au regard d'autres catégories d'acteurs (humains mais aussi idées, objets, microbes... si l'on suit le paradigme latourien dominant). Avec ceci surgissent des débats sur les méthodologies les plus opérantes et les plus équitables pour la réhabilitation. Certains insistent sur l'asymétrie des relations entre humains et non-humains et sur les résistances animales et humaines à l'inégalité des rapports de force (les parallèles avec l'histoire sociale, les *subaltern studies* et les *postcolonial studies* sont ici nombreux). D'autres, plus nombreux en sociologie et en géographie, centrent l'étude sur les « communautés hybrides » mêlant humains et animaux et le vivre-ensemble, la question de l'asymétrie apparaissant ici marginale⁴.

Les difficultés passées, régulièrement présentes encore sur le plan institutionnel, à imposer les études animales, et la vigueur des débats internes, devraient encourager plus que rebuter les jeunes chercheur·e·s désireux d'emprunter cette voie. Car elles sont le reflet de la richesse d'une question académique et sociétale qu'il apparaît difficile de ne pas considérer comme l'un des sujets majeurs du XXI^e siècle — la situation sanitaire vient encore de le rappeler de manière abrupte, de même que la relative marginalisation de la question animale dans les débats sur une pandémie d'origine animale (plus exactement liée à l'emprise humaine sur les animaux) nous rappelle les difficultés à accorder la place des animaux dans les débats intellectuels à celle qu'elle occupe dans les pratiques sociales.

Les études animales offrent corrélativement aux chercheur·e·s des terrains particulièrement fertiles pour revoir des objets historiographiques sous des angles nouveaux, appréhender des terrains inédits, développer des approches innovantes, participer à des questionnements méthodologiques et épistémologiques en effervescence, par exemple sur le décentrement des regards et des perspectives, et contribuer à nourrir de grands débats des sciences humaines et sociales, par exemple sur les structures de (bio)pouvoir et le rôle des acteurs. Les générations qui arrivent maintenant bénéficient tout à la fois du climat d'ébullition qui marque un champ d'installation récente et de l'apport des travaux des dernières décennies qui ont considérablement élargi les perspectives, vaincu nombre de frilosités, et rendu l'inconfort beaucoup plus confortable.

Pour ne prendre que quelques exemples, les difficultés à porter la focale sur des acteurs marginalisés par les pratiques et les récits dominants pourront être surmontées en s'appuyant sur les acquis de champs de recherche confrontés à des problématiques analogues, comme les *subaltern studies*. L'affranchissement des barrières disciplinaires entre sciences humaines et sociales, mais aussi et surtout entre sciences humaines et sciences de la vie, auquel invite le travail par-delà

nature/culture, au-delà des humains/non-humains, n'apparaît plus insurmontable, notamment grâce aux travaux des historiens de l'environnement et des historiens des animaux qui ont défini des méthodologies critiques pour mobiliser les acquis d'autres disciplines afin d'écrire l'histoire de populations et d'individus animaux, redéfinis comme des acteurs historiques à part entière mais dotés de spécificités propres. Ces travaux peuvent à leur tour nourrir les débats sur la constitution des savoirs des sciences de la nature, par exemple s'agissant du rôle des individus animaux, souvent marginalisé dans les cadrages conceptuels et méthodologiques.

L'objet des recherches étant forcément singulier par son invitation à déconstruire des modes d'appréhension du monde surhumains et à pénétrer des mondes moins connus que les mondes humains, il pourra être utile de se ménager quelque latitude et d'ouvrir les possibilités, plutôt que de s'enfermer immédiatement dans un cadre théorique, avec le risque de la tentation, même inconsciente, de tout y faire entrer de gré ou quasi-force. Les travaux inviteront sans doute, au gré des lectures et de la découverte des terrains et des sources, à construire des bricolages méthodologiques élaborés pour servir au mieux l'objet des recherches, rigoureux dans leurs parties, mais originaux dans l'ensemble.

S'agissant de ces aspects et d'autres, l'ouverture à d'autres univers académiques, notamment anglophones, par l'appui sur la bibliographie internationale et l'assistance et la participation à des séminaires et conférences internationaux, représente un adjuvant précieux pour élargir le spectre des perspectives. Il peut aussi être utile, pour alléger le poids parfois encombrant des controverses qui marquent certains domaines et aspects des recherches, de consacrer du temps à définir son éthique de la recherche, à soupeser ce qu'elle contribue à façonner des questionnements et des résultats, et à l'explicitier — ainsi par exemple s'agissant des liens personnels et forgés au cours de l'enquête avec les praticiens et scientifiques travaillant avec des animaux, susceptibles de résulter d'un choix délibéré prédéfini et/ou d'influencer l'orientation des travaux.

Pour tous ces aspects, les jeunes chercheur·e·s pourront s'appuyer sur des corpus de ressources en expansion et bénéficier d'espaces de discussion stimulants. En France, l'association de jeunes chercheurs IPRAZ (Imaginaires et Pratiques des Relations AnthroZoologiques) fondée en 2010 par Jérôme Michalon a organisé plusieurs journées d'études permettant aux jeunes chercheur·e·s de sciences humaines et sociales de présenter et discuter leurs travaux avec des spécialistes aguerris. IPRAZ offre aussi une veille institutionnelle et scientifique (parutions, colloques, stages, financements des recherches, appel à projets et à contributions ...) à travers sa liste de diffusion. Les programmes de recherche collaboratifs et les rencontres scientifiques se multiplient. En histoire par exemple, les ateliers annuels de l'Institut universitaire de France d'Éric Baratay (2017-2022) *Construire une histoire animale des animaux* portent des éclairages pluridisciplinaires épistémologiques sur les sources, les méthodes, les croisements disciplinaires, les concepts ; les rencontres internationales *Des bêtes et des hommes* organisées par Fabrice Guizard et Corinne Beck réunissent spécialistes et jeunes chercheur·e·s autour de thématiques telles les cohabitations spatiales entre humains et animaux, ou l'héritage historiographique de Robert Delort ; les séminaires d'*Histoire mondiale des animaux* dirigés par Pierre Serna (2019-2024) repensent l'histoire politique et sociale avec les animaux, en liant l'histoire des rapports de force, des soumissions et des résistances organisant les sociétés et les réflexions sur la condition animale.

Les ressources pour se diriger dans les recherches comportent notamment, outre les publications associées à ces programmes et d'autres, des ouvrages de synthèse⁵, des traités de méthode⁶, des numéros spéciaux de revue⁷, des bilans his-

toriographiques et critiques⁸, des revues dédiées aux études animales⁹, des bases bibliographiques en ligne¹⁰... Nombre de « jeunes chercheur·e·s » sont désormais chercheur·e·s ou chercheur·e·s-enseignant·e·s, qui contribuent à installer et consolider le champ des études animales par leurs programmes de recherche, leurs enseignements — même si la place institutionnelle des *animal studies* demeure radicalement marginale —, des offres de stages, de mémoires, de doctorats et de postdoctorats. L'ensemble permet sans doute de penser que le sujet animal s'installe comme une question singulière et transversale —, à la manière de la question environnementale avant lui, avec laquelle il entretient des liens étroits —, sans laquelle, de la compréhension des rapports sociaux —, et les animaux font partie de la société —, une part, forcément, nous échappe. •

¹ Baratay Éric, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012.

² Descola Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

³ Latour Bruno, *Changer de société – Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006.

⁴ Voir, sur ce dernier aspect, l'aperçu historiographique : Estebanez Jean, Gouabault Emmanuel, Michalon Jérôme, « Où sont les animaux ? Vers une géographie humanimale », *Carnets de géographes* [en ligne], n°5, 2013, <http://journals.openedition.org/cdg/1046> ; Lestel Dominique (entretien avec Jean Estebanez), « Penser les communautés hybrides », Idem, <http://journals.openedition.org/cdg/1052>. Voir également l'aperçu critique de Guillo Dominique, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? Les limites des réhabilitations récentes de l'agentivité animale », *Revue française de sociologie*, vol. 56, n°1, 2015, p. 135-163, en particulier les pages 155-156.

⁵ Exemples : Baratay Éric, *Et l'homme créa l'animal*, Paris, Odile Jacob, 2003 ; Kete Kathleen (dir.), *A Cultural History of Animals*, 6 volumes, Oxford, Berg, 2007 ; Marvin Garry, McHugh Susan (dir.), *Routledge Handbook of Human-Animal Studies*, Londres, Routledge, 2014 ; Kean Hilda, Howell Philip (dir.), *The Routledge Companion to Animal-Human History*, Londres, Routledge, 2018.

⁶ Exemples : Haraway Donna, *When Species Meet*, Minneapolis/Londres, University of Minnesota Press, 2008 ; Despret Vinciane, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond, 2012 ; Baratay Éric, *Le point de vue animal. Une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012.

⁷ Voir par exemple *Sociétés. Revue des sciences humaines et sociales* (2010), *Études rurales* (2012), *History and Theory* (2013), *Revue d'anthropologie des connaissances* (2015).

⁸ Exemples : Baratay Éric, Mayaud Jean-Luc, « Un champ pour l'histoire : l'animal », *Cahiers d'histoire*, XLII, 3-4, 1997, p. 409-442 ; Baratay Éric, « Pour une histoire éthologique et une éthologie historique », *Études rurales*, 2012, vol. 189, n°1, p. 91-106 ; Guillo Dominique, « Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ?... », *op.cit.* ; Michalon Jérôme, Doré Antoine, Mondémé Chloé, « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS*, 2016, en ligne : <http://journals.openedition.org/sociologies/5329> [consulté le 27 janvier 2021], Rémy Catherine, Guillo Dominique (dir.), *Les Sciences sociales et les animaux*, numéro spécial *L'année sociologique*, vol. 66, n°2, 2016 ; Leblan Vincent, Roustan Mélanie, « Introduction. Les animaux en anthropologie : enjeux épistémologiques », *Lectures anthropologiques*, 2017, en ligne : <http://lecturesanthropologiques.fr/lodel/lecturesanthropologiques/index.php?id=393> [consulté le 27 janvier 2021].

⁹ Exemples : *Society & Animals* (depuis 1992), *Revue semestrielle de Droit Animalier* (depuis 2009).

¹⁰ Voir l'*Animal Studies Bibliography* de la Michigan State University, en ligne : <http://www.animalstudies.msu.edu/bibliography.php>.